

- SOCIÉTÉ

## « Dans les soirées, je ne parle pas de ma profession d'enseignant »

« Le Monde » a recueilli plusieurs témoignages de professeurs de collège, à l'occasion de la publication d'une enquête de l'OCDE sur l'enseignement.

Par [Mattea Battaglia](#) Publié le 25 juin 2014 à 13h01 - Mis à jour le 26 juin 2014 à 12h19

Les enseignants de collège retirent globalement de la satisfaction de leur métier, mais ne s'estiment pas assez considérés par la société. C'est ce qui ressort de l'enquête internationale Talis sur l'enseignement divulguée le 25 juin par l'OCDE. A cette occasion, *Le Monde* a recueilli le témoignage de plusieurs d'entre eux.

**Lire : Les professeurs de collège se sentent moins valorisés que leurs homologues européens**

Leur première heure de cours ? Peu d'enseignants l'ont oubliée. « *Je l'avais beaucoup préparée, et pourtant je n'ai pas réussi à faire tout ce que j'avais prévu... ça a filé si vite !* », se souvient Sandrine Charrier. C'était au collège Gérard-Philippe de Clermont-Ferrand, en septembre 1990.

Vingt-trois rentrées sont passées, et la professeure d'éducation musicale enseigne toujours dans ce collège du nord de la ville — après un passage dans trois autres établissements. « *La motivation n'est plus tout à fait la même à 47 ans qu'à 25, mais elle reste vive, avec une conscience plus aigüe, aujourd'hui, des difficultés qu'ont certains jeunes pour entrer dans les apprentissages* », souligne-t-elle. « *Les pesanteurs administratives se sont accumulées au fil des années, les réunions, les cases à cocher... mais l'acte d'enseigner me plaît toujours autant ; je me sens fondamentalement à l'aise dans ma classe !* »

Musicien lui aussi, Maxime Poulain, 31 ans, n'a pas à remonter bien loin dans ses souvenirs pour se remémorer ses débuts en novembre 2012, au collège Jacques-Prévert de Bar-le-Duc (Meuse). « *Cette première heure, je l'attendais depuis longtemps... et elle s'est admirablement bien passée* », affirme ce fils et petit-fils d'enseignant. « *Elle m'a conforté dans l'envie que je caresse depuis tout petit : pratiquer la musique mais aussi la faire partager.* »

C'est après que les choses se sont corsées. A l'issue de son année de stage, le rapport d'inspection n'est pas favorable au jeune pianiste. Il se voit reprocher une « *connaissance insuffisante des programmes* ». Mais « *comment donner des cours impeccables dès la rentrée, quand on débute sans formation, à temps plein et avec quatre niveaux d'enseignement ?* », interroge-t-il.

**« JE PASSE BEAUCOUP, BEAUCOUP DE TEMPS À FAIRE DE LA GESTION DE CLASSE »**

Maxime Poulain ne se décourage pas longtemps, reprend tout de zéro, décroche un master de lettres à Nancy, se représente au Capes dont les résultats sont attendus ces prochains jours. Mais la colère couve toujours à l'égard de son ancienne hiérarchie : « *Vouloir gérer des établissements comme des petites entreprises, c'est prendre le risque de malmener les enseignants. Le travail collectif en pâtit nécessairement.* »

« *Les échanges entre collègues peuvent être très variables d'un collègue à l'autre, confirme Fabien Rouquet, 32 ans, neuf ans de métier et déjà huit établissements à son actif. Beaucoup de collègues ont intégré qu'on ne peut pas fonctionner efficacement si l'on ne mise pas sur le collectif, mais celui-ci dépend beaucoup du profil d'élèves que vous avez face à vous.* »

Affecté cette année dans deux collèges toulousains, l'un dit « *mixte* », l'autre « *sensible* », ce professeur d'histoire-géographie, lui-même fils d'enseignants et époux d'une enseignante, est bien placé pour témoigner : « *Dans les établissements de bon niveau, c'est souvent l'individualisme qui prévaut — celui des professeurs comme des parents —, alors qu'on va se serrer les coudes face à des jeunes plus difficiles.* »

Après une décennie en collège, Fabien n'éprouve aucune lassitude : « *D'une classe à l'autre, et parfois au sein d'une même classe, l'exercice du métier varie sans cesse. L'histoire-géo, que j'envisageais il y a quelques années encore comme le coeur du métier, n'est finalement qu'un aspect parmi d'autres. Je passe beaucoup, beaucoup de temps à faire de la gestion de classe.*»

#### **« AU BOUT DE DIX À QUINZE ANS, CERTAINS ENSEIGNANTS RESSENTENT LE POIDS DE LA ROUTINE »**

Changer de métier ne le tente pas une seule seconde, même s'il reconnaît avoir du mal à se projeter dans trente ans. « *Chaque année qui passe voit de nouvelles missions s'ajouter à l'enseignement proprement dit - l'orientation, l'informatique, l'histoire des arts... Est-ce que quand j'aurai 50 ou 60 ans, cela correspondra encore à ce que j'aime faire ? Je ne sais pas...* »

Adeline Buisson, enseignante de lettres modernes au collège Jean-Rostand d'Orléans, n'a pas attendu bien longtemps pour amorcer un virage dans sa carrière. A 32 ans, cette passionnée de nouvelles technologies, chargée de mission auprès de son rectorat, a voulu sauter le pas : elle a candidaté auprès du conseil général du Loiret pour développer les usages du numérique dans le second degré.

« *Je ne veux pas fuir l'éducation nationale, mais j'ai pris goût au développement de compétences managériales.* » Problème : l'académie refuse de la laisser partir. « *J'ai pourtant reçu ma feuille de poste, avec une prise de fonction fixée au 28 juillet pour boucler tranquillement l'année scolaire. Je voulais être détachée. On me pousse à démissionner. Je ne m'explique pas cet empêchement d'évoluer.* »

**Ce type de témoignages, Rémi Boyer, président de l'association Aide aux profs, en reçoit des dizaines. « Au bout de dix à quinze ans, certains enseignants ressentent non pas le poids des années mais celui de la routine. Ils peuvent se sentir enfermés dans leur discipline, explique cet agrégé de géographie. On entre encore dans la profession comme**

*au siècle dernier, comme si c'était une vocation pour la vie, et on peut se sentir prisonnier.*  
»

#### « LES CLICHÉS ONT LA VIE DURE »

Parmi les difficultés dont lui font part les professeurs, l'absence de reconnaissance revient souvent. *« Qu'ils aient dix, vingt ou trente ans de carrière, le système des inspections fait que les enseignants peuvent toujours être pris à défaut, se sentir incompétents. C'est un fonctionnement infantilisant qui ne parvient pas à les valoriser. »*

Beaucoup disent souffrir d'un manque de reconnaissance. *« La société ouvre les yeux sur le fait qu'on assume un nombre croissant de missions à côté du temps de classe proprement dit, souvent sans vraie formation et sans accompagnement solide... mais c'est considéré comme normal, acquis, observe Fabien Rouquet. Le service public ! Les familles et les élèves eux-mêmes nous renvoient systématiquement à nos dix-huit heures hebdomadaires »,* (le temps de service des professeurs certifiés), regrette-t-il, alors que la semaine de travail d'un enseignant dépasse les quarante heures, selon une récente étude ministérielle.

*« Les clichés ont la vie dure, et le métier continue d'être considéré comme facile »,* renchérit Adeline Buisson. *« Dans mon entourage, on me sait très impliquée, mais en société, lors de soirées, je ne parle pas de ma profession. Ou alors pour raconter des anecdotes très positives avec les élèves. »*

Et heureusement, celles-ci sont légion. Elles sont même le moteur pour avancer, et continuer de tirer satisfaction du métier. *« Quand un élève revient des années après la fin de sa scolarité, pour vous remercier de l'avoir soutenu, ça n'a pas de prix »,* témoigne, émue, Adeline Buisson. *« Voir un adolescent qui n'aimait pas chanter y prendre goût au fil des mois ; entendre l'un de ceux qui gardent trois à quatre heures par jour leur baladeur sur les oreilles, le rap à fond, s'émerveiller à l'écoute du répertoire classique ou contemporain, il est là le vrai sens du métier »,* conclut Sandrine Charrier.

**Mattea Battaglia**